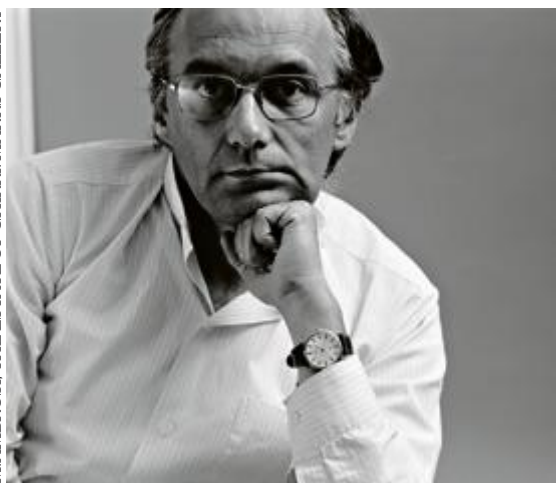


CULTURE/



Luigi Ghirri, archi textures

MAMBROSI, THE ESTATE OF GHIRRI, MARKS GALLERY



L'Italien disparu en 1992 a marqué la photographie de son style tendre et froid et de ses écrits analytiques sur la discipline.

Ses photos d'édifices tout en lignes sont exposées à Milan, avant une rétrospective début 2019 au Jeu de paume, à Paris.

Par
DIANE LISARELLI
Envoyée spéciale à Milan

Dans un conte de Borges, un homme fait le projet de dessiner le monde. Les années passent, il accumule des images de provinces, de royaumes, de montagnes, de golfes, de navires, d'îles, de poissons, de maisons, d'instruments, d'astres, de chevaux, de gens. Et, peu avant sa mort, s'aperçoit que «*ce patient labyrinthe de formes*» n'est rien d'autre que son portrait. Luigi Ghirri aimait Borges et cette fable que l'on retrouve à plusieurs reprises dans ses écrits. Lui qui a souvent photographié des portes, ouvertes ou fermées, monumentales ou modestes, réelles ou représentées, en faisait même une clé pour comprendre son travail. «*Au moment où je prends une photo, je me retrouve sur le seuil, je suis sur le point de percevoir la possibilité de filtrer mon monde intérieur avec l'extérieur*», expliquait-il lors d'un cours donné à l'Università del Progetto à Reggio d'Emilie, en Italie. Entre deux labyrinthes,

la photographie était pour lui une question de passage. Silence, légèreté et rigueur lui étaient nécessaires pour entrer en rapport avec les choses, les objets et les lieux. Ouvrir des portes, plutôt que les fermer.

«STUPEUR VIS-À-VIS DU MONDE»

Mort en 1992, Luigi Ghirri laisse une œuvre riche de ses milliers d'images mais aussi de son travail d'essayiste, de curateur, d'éditeur et de professeur. Si elle n'est jamais tombée dans l'oubli, celle-ci fait toutefois l'objet d'une attention particulière ces derniers mois. Citons, entre autres, la réédition de sa monographie *It's Beautiful Here, Isn't It* chez Aperture, la présentation à la Triennale de Milan de ses dix années de collaboration avec la revue d'architecture *Lotus* mais aussi *Luigi Ghirri, cartes et territoires*, grande exposition itinérante centrée sur son travail durant la décennie 70 et qui, après Essen et Madrid, s'installera début 2019 au Jeu de paume à Paris. Si ce moment Ghirri est partiellement impu-



A gauche, *Nei pressi di Fidenza*, 1985.
Ci-contre, *Capri*, 1979.
En bas, *Marina di Ravenna*, 1986.

PHOTOS LUIGI GHIRRI

A la lisière de l'art conceptuel et de la photographie amateur, Ghirri n'aura de cesse d'interroger de concert la photographie et le monde dans lequel il vit, «*car photographier le monde*», écrit-il, «*c'est aussi un moyen pour le comprendre*». «*Si la photographie est un voyage, elle ne l'est pas dans le sens classique que suggère ce mot ; c'est plutôt un itinéraire que l'on dessine avec beaucoup de déviations et de retours, de hasards et d'improvisations, une ligne zigzagante*», écrit-il. Son voyage à lui se fera principalement dans une Italie dite mineure. Non pas les grands monuments, les vestiges ou autres motifs de cartes postales mais la périphérie, paysage oublié ou dissimulé par l'iconographie traditionnelle, effacé par le stéréotype touristique ou la presse d'illustration. Si Ghirri regarde du côté des photographes américains (Eggleston, Lee Friedlander mais aussi et surtout Walker Evans), dans son pays ses influences sont plutôt à chercher du côté du cinéma. De Sica, Rossellini, mais aussi et surtout Antonioni et Fellini l'intéressent en ce qu'ils ont su se détourner des clichés couleurs locales pour leur préférer les stations-service perdues le long des routes de campagnes. Interroger notre horizon visible c'est interroger notre manière même de vivre soutient Ghirri qui note les mutations à l'œuvre au niveau des paysages comme des existences de ses contemporains.

«UN LANGAGE POUR VOIR»

Projet rare réunissant le travail de vingt photographes aux quatre coins du pays, la grande exposition *Viaggio in Italia* dont il est commissaire (avec Gianni Leone et Enzo Velati) en 1984 marque un tournant de l'iconographie du *bel paese*. Le mythe visuel de l'Italie se trouve actualisé par ce qui était jusque-là resté dans l'angle mort et qu'il s'agit d'enfin regarder. Reste encore à savoir comment. Face à l'accélération du flot des images, au quotidien aveugle, au manque de mémoire, Ghirri prône le ralentissement. Contrarié après avoir regardé une émission de télévision retransmettant la cérémonie de clôture de la Mostra de Venise, il regrette l'étourdissement, l'engourdissement consécutif à la surabondance d'images, de mots et de sons et en appelle à la recherche de l'image nécessaire, celle à même de réveiller le regard de nous faire voir les choses que nous frôlons tous les jours sans jamais les observer. «*La photographie est un langage pour voir et non pour transformer, occulter, modifier la réalité*», écrit-il en 1984 dans un texte crucial dont le titre est emprunté à un ouvrage d'Umberto Eco : *l'Œuvre ouverte*. Engagé non pas dans une photographie de recherche mais dans une recherche de la photographie, Ghirri passera encore près de dix ans à «*penser par images*». Disparu soudainement en 1992 à l'âge de 49 ans, il laisse une œuvre capitale et une dernière photographie donnant à voir le brouillard englobant sa campagne d'Emilie-Romagne. ◀

LUIGI GHIRRI
IL PAESAGGIO DELL'ARCHITETTURA
Palazzo della Triennale, Milan.
Jusqu'au 9 septembre.



ble de ce qui a déjà été vu et l'observer comme si c'était la première ou la dernière fois. «*Il faut continuer à penser la photographie comme désir, image dialectique et peut-être utopie, pour montrer à l'autre notre stupeur vis-à-vis du monde*», écrit-il en 1979, dans le catalogue de son exposition «*Vera fotografia*» à Parme, qui offre pour la première fois à ses textes une importante tribune publique.

LIVRE-MANIFESTE

S'il est déjà, en 1979, un des chefs de file de sa discipline, Ghirri n'officialie à temps plein que depuis une petite dizaine d'années. Géomètre expert de métier, cet originaire de Scandiano en Emilie-Romagne, fréquente au début des années 70 le très actif cercle d'artistes et intellectuels de Modène où il est installé et consacre ses week-ends et vacances à des «*voyages minimaux*» avec son appareil photo. Ses premiers projets prennent place dans un rayon d'à peine trois kilomètres autour de chez lui. Pour sa série culte *Atlante* (1973), qui compte 32 images, Ghirri ne sort même pas de son salon. Flirtant avec l'abstraction, il photographie les pages d'un atlas : pictogrammes, lignes, couleurs et lettres donnent à voir des bouts de cartes, d'océans ou de constellations. Ghirri, qui a alors 30 ans, décide de se consacrer entièrement à la photographie. Avec *Kodachrome*, livre-manifeste qu'il fait paraître en 1978 chez sa petite maison d'édition baptisée Punto e Virgola, Ghirri opère une révolution équivalente à celle menée par William Eggleston aux Etats-Unis. De par les objets, les lieux et les moments représentés (nous sommes ici aux antipodes de l'idéologie cartier-bressonienne de «*l'instant décisif*»), le montage énigmatique des images les unes avec les autres et l'utilisation de la couleur, *Kodachrome* fait changer la photographie italienne d'époque. Alors que le noir et blanc est encore la condition d'une photographie «*sérieuse*», Ghirri écrit : «*Mes photographies sont en couleur parce que le monde réel n'est pas en noir et blanc et parce que les pellicules et les papiers pour la photographie en couleur ont été inventés.*» Dont acte.

table au travail appliqué de James Lingwood, commissaire de l'exposition à qui l'on doit le très beau catalogue qui l'accompagne ainsi que la publication en 2016 de l'intégralité des essais de Ghirri sur la photographie (*Luigi Ghirri, The Complete Essays, 1973-1991*), reste le souffle de cette œuvre lucide et énigmatique, tendre et froide. La force jamais démentie de ses photographies. Patient labyrinthe de formes fait de nuances de ciel, de plages désertées, de façades de palais ou de maisons ordinaires, de fragments d'affiches publicitaires,

res, de colonnes antiques, de jardinets de banlieue, de pages d'atlas, de petits palmiers, de papiers froissés, de niches, d'arcades et d'objets chéris ou négligés, les photographies de Luigi Ghirri donnent souvent à voir des cadres dans le cadre, des jeux de miroir ou d'échelle.

A son faible pour les surfaces réfléchissantes (miroir, vitrines, flaques d'eau) s'ajoute celui pour tout ce qui semble contenir toutes choses : encyclopédie, musées, livres, cartes, atlas. Aux aguets, Ghirri cherche à voir l'ensem-